



# Noël 2041

Camille Romain-Smith

# Sommaire

CHAPITRE I

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

# CHAPITRE I

Territoire du Monde du Sud,  
Londres,  
Premier Dimanche de l'Avent 2041

Il venait juste de commencer à neiger. À sa présente allure, Katherine estima qu'il lui faudrait à peu près huit minutes pour arriver au bout de l'avenue du Strand, mais seulement cinq en accélérant le pas. Elle se mit donc à marcher plus vite, car elle ne voulait pas entrer dans le bâtiment de l'université avec trop de neige agglutinée sous ses bottines, et laisser derrière elle une ligne aqueuse dans le long couloir qui menait à la chapelle. Elle arriva, exactement à la minute prévue, en face de la façade dénuée de beauté, mais pourtant, chère à ses yeux. Après avoir méticuleusement secoué ses bottines pour en faire tomber la couche épaisse de neige qui s'y était accumulée, elle poussa vivement les portes tournantes et entra dans l'université.

Après la pénombre de la rue, la lumière vive du hall d'entrée lui fit mal aux yeux. Katherine dut les plisser pendant quelques secondes avant de pouvoir, comme tous les ans, s'abandonner à sa nostalgie en parcourant lentement le hall du regard. Elle observa d'abord la porte du café universitaire. Pendant les trois années qu'avait duré son cursus, elle avait dû boire dans ce café des centaines de tasses de Earl Grey laiteux, seule ou avec des amis. Son souvenir de ces tea times délicieux était si vif, que, pendant un instant, elle fut convaincue qu'elle pourrait faire parvenir à son odorat, par la simple force de son esprit, le subtil

arôme de la bergamote. Tel un lapereau, elle fit frémir ses narines, pressentant avec délice le plaisir de sentir la fragrance citronnée. Mais bien sûr, aucun parfum ne lui parvint, et cela l'attrista presque autant que l'absence d'un ami, dont elle aurait attendu la venue en vain. Cela intensifia également sa nostalgie, des sentiments et des êtres, perdus ou partis, dans les rivières profondes du passé. Afin d'atténuer sa mélancolie, elle décida de continuer à regarder, de continuer à se souvenir, espérant que cela pourrait faire naître en elle des émotions moins négatives.

Elle déplaça donc son regard du café vers les ascenseurs, dans lesquels elle était entrée tant de fois, heureuse, triste, fatiguée, en colère, ou pénitente, vindicative, impatiente, optimiste. La liste était trop longue à énumérer puisqu'elle avait probablement ressenti toute la palette des émotions possibles dans ces ascenseurs. Soudainement, une idée aussi séduisante qu'insensée lui vint à l'esprit. Elle se demanda si les ascenseurs, comme les maisons, absorbaient les énergies et les émotions des êtres. Après tout, ceci n'était pas impossible, se dit-elle, puisqu'on ressentait bien certaines émotions dans certains lieux. Oui, on pouvait parfois sentir si l'on entrait dans une maison heureuse ou, au contraire, dans une maison dont les murs avaient été témoins de discorde. Bien sûr, on ne passait jamais que quelques courts instants dans un ascenseur, mais néanmoins, peut-être que l'on avait le temps d'y laisser... quelques fragments de ses émotions, même pendant une brève ascension ou descente. Peut-être ressentirait-elle quelques-unes de ses émotions passées si elle entrait dans cet ascenseur ? Oui, peut-être pourrait-elle revivre une partie de son bonheur perdu, simplement en se glissant dedans ? Indécise, elle resta debout quelques instants devant l'ascenseur. Puis, elle secoua énergiquement la tête, exprimant avec ce mouvement qu'elle faisait fi de ses théories farfelues à propos des

ascenseurs et des émotions, et elle continua de regarder autour d'elle.

Elle remarqua que l'escalier qui menait à l'amphithéâtre du sous-sol avait été embelli avec une nouvelle rampe en bois. L'escalier qui conduisait aux salles de travaux dirigés avait toujours son aspect défraîchi mais charmant, et Katherine espérait secrètement que tant qu'il serait aux normes de sécurité, il ne serait pas rénové. Une fresque représentant des fleurs et des instruments de musique avait été peinte sur le plafond du hall d'entrée. De splendides photos de Londres, magnifiquement encadrées, étaient accrochées aux murs. Elle prit le temps de les admirer et apprécia particulièrement une photo d'un soleil d'été flamboyant se couchant sur Trafalgar Square. Puis, ses yeux se posèrent sur le banc où Henry avait eu l'habitude de l'attendre après ses cours magistraux. Son cœur se serra. De manière quasi-concomitante, son cerveau ignora l'injonction de sa volonté ; et une image de son passé lui apparut, à la fois douloureuse et délicieuse, distincte mais lointaine. Pas un détail erroné, tout était là. La lumière dans les yeux bleu clair de Henry quand il la vit s'approcher ; les rayons du soleil perçant le verre des fenêtres et faisant presque scintiller ses cheveux blond cendré ; la chemise d'un blanc immaculé qu'il portait ; le beau bouquet coloré avec lequel il l'avait attendue après son dernier examen. Puis, lentement, l'image devint floue et disparut ; et cette scène de sa vie fut remplacée par la — réelle et présente — image d'elle-même, tripotillant nerveusement son alliance.

Katherine se demanda si Mary avait raison à propos de sa bague, et si celle-ci ne jouait, en effet, que le rôle d'un pense-bête aussi douloureux qu'inutile, et qu'elle devrait arrêter de la porter. Katherine avait argué plusieurs fois avec elle que son alliance avait démontré son utilité, puisqu'elle l'aidait, parfois, à décourager des prétendants indésirables, et parce qu'elle lui évitait... de mentir, quand elle n'avait pas la force d'énoncer l'atroce vérité. Et en effet,

la bague saillante arrêta, la plupart du temps, des remarques indiscretes sur son statut marital. Katherine concluait en général ses conversations avec Mary sur ce sujet en disant sans grande conviction : « Et si quelque chose qui empêche de mentir ne peut être considéré utile, qu'est-ce qui peut donc l'être ? » Mais Mary, pour toute réponse, invariablement, ne faisait que secouer la tête en signe de dénégation, l'air affligé.

La grande horloge ronde située à côté de la réception sonna. Son carillon mit fin aux réflexions de Katherine sur les avantages et les inconvénients de son alliance. Il était dix-huit heures moins le quart. Le concert de l'Avent commençait dans quinze minutes. Si elle s'attardait plus longtemps, elle risquait d'avoir à rester debout pendant tout le concert, et après la journée épuisante qu'elle venait de passer, elle tenait absolument à s'asseoir. Elle traversa rapidement le hall d'entrée, se retrouva à l'extérieur et se dirigea vers la magnifique façade ouest de l'université. Elle poussa la grande et lourde porte du bâtiment, monta le large escalier en pierre qu'elle aimait tant, et marcha le long du couloir qui menait à la chapelle de l'université. Des portes entrouvertes de la chapelle s'échappaient une douce lumière ambrée ainsi qu'un brouhaha de voix joyeuses. Discrètement, Katherine regarda derrière elle à plusieurs reprises afin de s'assurer qu'elle ne laissait pas de traces de pas derrière elle. Bien qu'elle essayât de se convaincre qu'elle faisait ceci purement par souci de propreté, elle savait, au fond d'elle-même, qu'elle faisait ceci, car, même après toutes ces années, elle n'avait pas réussi à se débarrasser des réflexes d'auto-préservation que les Années de Résistance avaient enracinés en elle. Ne laisser aucune trace, aussi bien électronique que physique, de ses faits et gestes, était devenu chez elle une seconde nature et elle craignait de ne jamais se libérer de sa peur d'être localisée, et arrêtée.

Elle entra dans la chapelle. Celle-ci était presque pleine et Katherine eut du mal à trouver une place au fond de la salle. Finalement, avec délectation, elle s'assit puis admira l'intérieur de la chapelle, ses vitraux élégants, ses arcs dorés, et ses colonnes torsadées rouge flamme. Comme cela avait été le cas depuis que les concerts avaient été ré-autorisés, l'atmosphère était extraordinairement agréable et bouillonnante. L'habituel contingent loyal de spectateurs, composé des parents des choristes et de leurs amis, était présent. Katherine les observa avec bienveillance, incapable de ressentir la moindre amertume envers eux, ni aucune envie, malgré sa propre solitude, et les sacrifices qu'elle avait endurés afin qu'ils puissent tous jouir de la paix et de la cohérence du modèle civilisationnel dans lequel ils vivaient désormais.

Le chef de chœur fit sonner un gong doucement trois fois. Les portes de la chapelle se fermèrent. Les conversations et les rires excités s'éteignirent progressivement. Une fois le silence établi, le chef de chœur attendit une minute avant de s'éclaircir la voix et de prononcer son discours annuel :

« Cher Tous,

C'est avec une émotion particulière que je m'adresse à vous ce soir, car cela fait exactement huit ans, jour pour jour, que j'ai été ré-autorisé, « réhabilité » à chanter, à enseigner, à me produire sur scène.

Grâce à vous tous, ou au courage et aux sacrifices de vos familles et de vos amis, moi, un être humain imparfait, sujet à une myriade de défauts, ai recouvré le droit d'interpréter, et de remplacer les machines IA qui m'avaient remplacé, qui nous avaient tous remplacés, dans les occupations artistiques pendant les longues années qu'a duré le Régime de l'Habilitation.

Mais ne nous attardons pas sur le passé, le triste passé, ce soir.

Au lieu de cela, apprécions pleinement la beauté de vraies voix et d'expressions humaines. Savourons le plaisir de les entendre, de les voir, grâce à aucun autre moyen que celui de nos propres oreilles et yeux biologiques. Réjouissons-nous de notre seule et réelle habilitation, celle d'être traité comme des êtres humains et de se comporter comme tels, c'est-à-dire de créer, d'aimer et d'être fiers de notre précieuse nature biologique. Réjouissons-nous avec créativité, humainement, naturellement. »

Le public applaudit et lança des hourras. Une fois que la clameur et les applaudissements cessèrent, un très bel enfant blond, déguisé en ange, lut la liste des cantiques qui allaient être chantés. Comme chaque année, le programme avait été gardé secret jusqu'à la dernière minute. Katherine était contente : plusieurs de ses morceaux favoris allaient être interprétés. Les spectateurs applaudirent à nouveau après que l'enfant eut fini de lire le programme, et pendant que les choristes se rassemblaient autour de l'autel. Une fois qu'ils furent tous là, les applaudissements prirent fin et le silence fut presque total pendant deux minutes. Les choristes avaient l'air intensément concentré. Le silence fut rompu subrepticement, décibel par décibel, par les voix graves des ténors fredonnant les premières notes du chant « Au Milieu du Sombre Hiver ». Elles furent suivies par les voix des barytons, puis des mezzosopranos, qui préparèrent l'entrée des sopranos. Quand les dernières voix se mêlèrent aux précédentes, la mélodie se transforma en un splendide feu d'artifices musical. Katherine soupira de soulagement. La beauté qu'elle commença à ressentir lui fit penser que, après tout, ce jour de sa vie, en ce qui la concernait, personnellement, égoïstement, n'avait pas été totalement perdu.